# I

Le kommandant du camp était très embarrassé ! En effet, l'information transmise par son subalterne lui posait un cas de conscience…

Il venait de passer une nuit blanche et il était exténué. L'horloge accrochée au mur de son bureau affichait six heures mois vingt et il cogitait là, seul, enfoncé paresseusement dans son fauteuil, les deux avant-bras posés sur les accoudoirs, les mains flottant dans le vide, les deux jambes allongées droit devant lui. Ses pieds ne reposaient plus que sur les talons de ses bottes en cuir impeccablement cirées et lustrées.

Il se saisit du verre à pied posé devant lui et but le schnaps d'un seul trait pour se requinquer… Il gardait en permanence vers lui une bouteille de ce breuvage décapant, certes, mais rudement efficace pour donner le coup de fouet nécessaire aux moments opportuns.

Il regarda sa montre-bracelet pour vérifier que l'heure correspondait bien puis il entreprit d'arranger sa tenue avant de recevoir son subordonné.

En sa qualité d'officier supérieur SigSig, il se devait d'avoir en toutes circonstances un comportement irréprochable ; il incarnait le guerrier par excellence.

Son uniforme était noir, d'un noir très soutenu, à l'intensité rehaussée par l'effet contrasté et voulu de décorations aux reflets insolites, une tête de mort en argent et deux paires d'éclairs scintillants positionnés parallèlement à la verticale de chaque côté du col. Puis encore le noir brillant des accessoires en cuir, le ceinturon, l'étui à pistolet et les bottes. Un brassard entourait son bras droit sur lequel était représentée une curieuse forme géométrique noire, centrée dans un cercle blanc sur fond rouge. Placé là

comme en guise de touche de finition ce signe provoquait un aspect terrifiant. Quiconque se trouvait mis en présence d'un seul représentant de « l'Ordre » ressentait immédiatement une crainte extirpée du fond des âges.

Le kommandant disposait d'un grand bureau en bois sombre et poli garni de quelques ustensiles d'écriture : un large sous-main rectangulaire aux bords arrondis, des crayons, un porte-plume, un encrier violacé et un impressionnant tampon buvard en forme de demi-lune qui ressemblait à un tank miniature avec sa poignée vissée sur le dessus. Il n'y avait guère de tas de paperasses empilés pêle-mêle comme c'est souvent le cas dans les administrations ; seules quelques feuilles dactylographiées se superposaient sur un côté du sous-main, et au bas de la première était tamponné l'insigne de l'état-major, un aigle en plein vol enserrant dans ses griffes la même curieuse forme géométrique qui apparaissait sur le brassard. Le texte de la lettre était assez court et se terminait par cette phrase :

***« Par mesure d'hygiène et pour éviter tout risque d'épidémie, il vous est demandé de procéder à une désinfection totale des Z, dans les plus brefs délais.***

***Votre Protecteur. ».***

Depuis qu'ils avaient accédé au pouvoir dans leur pays, les Neyras s'étaient empressés d'appliquer à la lettre les directives de leur chef suprême, le « Conducteur ».

Ce dernier prétendait rétablir un vaste et grand royaume d'où ils régneraient en maîtres absolus sur les autres peuples.

Doué d'un talent d'orateur hors pair il maîtrisait les arcanes de la dialectique, peaufinant sans cesse son discours au fur et à mesure de ses interventions en public jusqu'à atteindre la perfection ultime dans l'éloquence… et son immense pouvoir de communication, de séduction

immense pouvoir de communication, de séduction et de persuasion faisait le reste. Dans tous ses discours prononcés devant des foules immenses il commençait à parler tranquillement, modérément, captivant son auditoire et faisant monter progressivement la tension ; il changeait progressivement de registre et piochait savamment dans la panoplie des intonations, des nuances et des inflexions de voix ; de plus en plus fort et de plus en plus haut, il étayait ses propos par des gestes ostensibles et bien marqués…

Il pénétrait dans un état de transe, et c'était comme si une force mystérieuse et inconnue opérait à travers lui ; le flot des paroles débitées par sa bouche se charriait alors en une vaste exhortation populaire. Il proclamait avec arrogance la supériorité de son peuple et hypnotisait ainsi les foules hébétées, fouillant sans complexe l'inconscient et reléguant la pudeur dans un placard.

Ils étaient tous subjugués. A la fin de chaque discours se produisait l'apothéose lorsque la foule levait plusieurs fois de suite le bras au ciel en scandant son nom dans une parfaite synchronisation.

Lorsqu'ils auraient assaini, trié, sélectionné, épuré, réorganisé, disait-il, viendrait le temps béni du pays retrouvé. Il promettait que s'ils appliquaient ses directives à la lettre ils parviendraient à cet âge d'Or dont il était fait mention dans les anciennes traditions.

Et dès qu'il eut accédé au pouvoir il décréta que les autres peuples devaient faire allégeance, spécialement ceux qui n'avaient pas de patrie fixe et qui s'installaient dans tel ou tel pays au hasard des pérégrinations. Tel fut le cas des Mitsés, ces êtres étranges venus du pays des sables en se frayant un passage à travers la mer. Il parlait souvent d'eux et les tenait pour responsables du chaos actuel.

Pour l'exécution de son projet de société, prélude nécessaire à l'avènement du « Grand Royaume », le Conducteur favorisa la création de l'unité spéciale des

SigSigs et il nomma à leur tête un homme d'une efficacité redoutable, baptisé « Protecteur ».

Ainsi la Teutonie avait-elle à peine envahi les états voisins que le Protecteur fit construire un immense camp retranché entouré de fils de fer barbelés électrifiés dans lequel il fit entasser tous les « rebuts » dont une partie devait travailler pour assurer la subsistance des nouveaux maîtres-conquérants, tandis que l'autre partie était vouée à disparaître selon un mode d'emploi tenu secret.

## II

— Merde ! jura le kommandant.

Et il pensa en lui-même : « Comment cet imbécile d'Hintziger a-t-il pu contester un ordre émanant du Protecteur en personne ? Lui, un Oberstourm, cadre de la division Crâne et Tibias, qui plus est aux états de services irréprochables ! »

Il se resservit un autre verre de schnaps, l'avala d'une gorgée puis il le posa délicatement sur son sous-main. Il concentra son regard sur les croissants humides et entrelacés qu'il y voyait dessinés, signe qu'il n'en était pas à sa première rasade. Il y avait bien longtemps qu'il ne buvait plus immodérément. En fait, dès qu'il eût commencé de gravir les échelons dans la hiérarchie, il avait adopté une conduite sobre, compte tenu des responsabilités qu'il devait assumer ; de toute façon, c'était une condition *sine qua non*…

D'un caractère énergique et autoritaire, il savait se montrer inflexible ; doué d'une vive intelligence il se montrait apte à réagir à toutes les situations avec une rapidité hors du commun. Il ne plaisantait jamais et paraissait toujours préoccupé par ses fonctions que du reste il assumait entièrement. Il excellait notamment dans l'application des ordres venus du haut en des temps records, avec la précision et la régularité d'un métronome. Cela lui avait d'ailleurs valu de rapides promotions.

Au demeurant, il y avait une seule condition qu'il ne remplissait pas pour oser prétendre appartenir à l'Ordre : il n'avait pas la taille requise. En effet pour être admis il fallait mesurer au moins un mètre soixante-dix, critère absolu, tout comme celui de posséder une dentition parfaitement saine. Or il mesurait un mètre soixante-cinq ; mais

compte tenu du zèle exceptionnel qui le caractérisait, ce détail n'avait pas spécialement retenu l'attention. Le Protecteur avait jugé que la raison d'état pouvait bien se prévaloir de cette petite entorse dès lors que les besoins de sa cause étaient justifiés.

Car enfin le kommandant était un compagnon de la première heure, bien avant leur arrivée au pouvoir, à l'époque où il valait mieux sortir les griffes avec précaution de crainte des représailles. Il avait toujours répondu présent lorsqu'il s'agissait d'aller au charbon, y compris dans les « sales coups », les « opérations musclées ». Cela lui avait même valu d'être incarcéré.

Il consulta de nouveau sa montre.

On était à l'aube du troisième jour du mois le plus chaud de l'année et les opérations de « désinfection » avaient été entièrement effectuées. Il éteignit sa cigarette et vida son cendrier dans une petite poubelle placée à ses côtés. Il prit le document et le relit lentement, l'air pensif, puis il se saisit d'une boîte d'allumettes qu'il ouvrit et dont il extirpa une allumette un peu maladroitement compte tenu de la difficulté du geste exécuté d'une seule main. Mais il dut gratter à plusieurs reprises sur le tranchant de la boîte avant qu'elle ne craque, question de mauvaise qualité du soufre. On était en pleine guerre et les produits de première nécessité se faisaient de plus en plus rares, aussi fallait-il se contenter de ce que l'on avait sous la main, à défaut de s'en priver.

Scratch… scratch… scratch… pfouh ! La flamme jaune et bleutée apparut ; il observa curieusement comme elle se faisait prier pour exister complètement.

« So ! » admit-il satisfait. Puis il mit le feu au document et le laissa se consumer doucement au-dessus du cendrier.

Il ne faisait qu'appliquer la consigne : « Ne jamais laisser de traces. » Il aurait peut-être même dû le faire plus tôt

mais après tout ce détail relevait de son appréciation personnelle.

Il attrapa la bouteille d'un geste sec et remplit à nouveau son verre.

— Le dernier ! dit-il énergiquement, à haute voix.

Il avala cul sec et fit disparaître le verre et la bouteille dans un compartiment prévu à cet effet.

Son cerveau s'embruma tandis qu'il donnait un rapide coup de chiffon sur le sous-main pour effacer les marques humides. Il promena son regard comme le faisceau d'une lampe torche au-dessus du bureau et des quelques chaises qui occupaient la pièce. Il se leva brusquement, prit le cendrier et progressa lentement vers la fenêtre d'un pas assuré malgré le schnaps, louchant au passage sur les murs ternes aux papiers quelque peu défraîchis.

Le ciel du jour naissant apparaissait à travers les vitres claires. Le soleil teintait les nuages légers d'un rose douceâtre et les faisait s'étaler tels de superbes et majestueux oriflammes. Il se réjouit de cet heureux changement de décor et demeura un instant contemplatif…

Il ouvrit en grand les vantaux et fit s'envoler les cendres dans le vent.

Au dehors, tout était étrangement calme. Le camp était placé plus en retrait et d'où il était il ne voyait que de la verdure ; l'odeur de l'herbe remontait avec l'humidité de la rosée et pénétrait à travers ses narines, lui procurant une sensation de fraîcheur expectorante dans les poumons. Cette fraîcheur de bon matin allait bientôt céder sa place à une chaleur estivale écrasante. Le kommandant songea qu'un court répit allait permettre momentanément que les hautes cheminées du camp ne répandent pas dans l'atmosphère leurs fumées chargées d'odeurs pestilentielles, et que c'était bien ainsi car on ne s'en porterait pas plus mal !

Il observa les grands peupliers qui s'élançaient vers le ciel à une trentaine de mètres face à lui. Il prit une grande

inspiration… sa poitrine se souleva et il expulsa l’air, doucement, en contrôlant son souffle. Il se sentait revigoré.

« Belle journée ! », se dit-il. Puis il ajouta à haute voix, avec détermination :

— Dieu est avec nous !

# III

Toc ! Toc ! Toc ! Trois coups distincts frappés à la porte de son bureau le sortirent de ses réflexions. Son rendez-vous était ponctuel. Il lâcha d'une voix râpeuse :

— Entrez !

La porte s'entrebâilla. Un officier de grande stature apparut. C'était Hintziger.

— Entrez ! insista le kommandant avec impatience.

Hintziger fit quelques pas, se posta devant lui et le salua.

— Vous m'avez fait demander, mon kommandant ! dit-il sur un ton neutre qui trahissait une certaine appréhension.

Agé d'une trentaine d'années environ, il avait les cheveux blonds et son visage était modelé par de beaux traits bien proportionnés, que l'on aurait dit sculptés de la main d'un artiste. Il tenait sa casquette d'officier collée contre sa cuisse, sa main droite se trouvant calée derrière le dos, dans le creux des reins. Sa tunique noire était boutonnée jusqu'au cou et ses bottes luisaient également comme des miroirs. Un poignard orné du même curieux symbole pendait à son ceinturon, soulignant la minceur de sa taille. Sa tenue lui seyait à merveille et lui donnait un air beaucoup plus élégant, par contraste avec la stature bedonnante du kommandant.

Pour sûr, Hintziger répondait aux critères très stricts concernant leur recrutement. Et d'ailleurs à ce sujet ce sujet les éminences de l'Ordre aimaient à plaisanter en alléguant qu'il fallait bien dix Rouges pour faire un Neyra, mais que trouver un SigSig parmi les Neyras équivalait à vouloir passer un tigre par le canon d'un Régüll, leur fa-

meux revolver de poing. C'est dire si les candidats devaient être triés sur le volet.

Le jeune homme arborait un regard profond et expressif bien mis en valeur par ses traits fins, si ce n'est cependant des cernes profonds et récents qui venaient accuser le haut des joues en apportant une petite note mélancolique et disgracieuse. Et comme s'il avait manqué de sommeil ou abusé d'excitants de petites stries rouges marquaient le blanc qui entourait l'iris de ses yeux très clairs, teintés d'un léger reflet couleur gris métallique.

Son crâne était réglementairement rasé jusqu'à six centimètres au-dessus des oreilles, encore qu'une fine barbe blonde commençait à poindre au bas de son visage. Ce détail n'avait pas échappé au kommandant qui mit à profit cette constatation. Il épiça son regard d'une pointe de sournoiserie, fit mine de se caresser la joue et dit sur un ton sarcastique :

— Alors, Oberstourm ! non seulement vous désobéissez aux ordres, mais en plus de ça vous négligez votre tenue !

Puis sans lui laisser le temps de s'expliquer, il lui posa trois questions aussi tranchantes que le fil d'un rasoir :

— Mais pour qui vous prenez-vous ?

— Où voulez vous en venir ?

— Que faites-vous parmi nous ?

Hintziger accusa le coup. Le Kommandant enchaîna en maugréant :

— Enfin, quoi, c'est un monde ! Un officier supérieur qui n'est même plus capable d'appliquer et de faire appliquer un ordre !

Il faisait allusion à l'opération de « désinfection » à laquelle Hintziger n'avait pas participé en prétextant un malaise subit. Il avait demandé à son adjoint l'Oberstourm Hoss de le remplacer et il s'était enfermé dans ses appartements.

Un silence pesant s’installa dans la pièce… Puis derrière la fenêtre encore entre-ouverte le chant clair et mélodieux d’un oiseau se fit entendre, suivi d’un autre de ses congénères, plus loin et plus haut dans l’espace sonore, dont le trémolo énoncé avec justesse et précision semblait rappeler le vieux dicton populaire : « une question appelle une réponse ! »

— Eh bien, j’attends vos explications ! enchaîna le kommandant.

Il se tenait debout, les mains derrière le dos. Le schnaps lui rendait l’œil un peu vitreux, mais il contrôlait sa nervosité et ne laissait extérioriser qu’un mince filet d’agressivité, savamment dosé et propre à intimider.

Hintziger se mit à bredouiller d’une voix pâlotte :

— Mon kommandant… je n’ai pas pu… ou plutôt je n’ai pas voulu… non, je veux dire que…

L’autre lui décocha un regard haineux.

— Oui mon kommandant, lâcha subitement Hintziger, j’ai refusé de les conduire au Bunker !

Cette fois-ci le kommandant le dévisagea bizarrement. Avait-il cru bien déceler un semblant de verve dans la réponse de son subordonné ?

— Et peut-on connaître… hum… les raisons à ce manquement ? dit-il sur un ton austère.

Hintziger souffla. Manifestement il n’était pas à son aise et il avait du mal à respirer. Il dut ramasser toute son énergie pour dire en balbutiant :

— Ce que nous faisons m’est devenu insupportable… tout ça… et… je… eu… amorça-t-il en laissant traîner le « e » du « je ».

— Je-eu ? insista lourdement son supérieur.

Il posa sa main sur l’étui en cuir accroché à son ceinturon, légèrement en biais sur le côté et qui contenait le Regüll dont la réputation n’était plus à faire. Les structures de l’acier imprimaient et faisaient ressortir leurs arrondis et leurs lignes droites sur le dessein du cuir, à même la

fleur. En tripotant et en caressant ces formes allongées qui s'insinuaient sous ses doigts, il savourait la sensation cutanée que procure le métal à travers le cuir. Son appétit de domination et sa passion des armes à feu lui procuraient cette jouissance proche du désir érotique, allié à la satisfaction d'un pouvoir instantané, palpable… à portée de main.

— Soyez précis, n'essayez surtout pas de jouer avec mes nerfs ! lança-t-il.

Hintziger avait eu le temps d'analyser le tic de son supérieur. Il connaissait aussi parfaitement pour les avoir lui-même pratiquées les ficelles utilisées dans le but de déstabiliser un adversaire. Et l'attitude provocante du kommandant eut pour effet inverse de lui insuffler le jus qui lui manquait. Il articula, bien décidé à ne pas se laisser impressionner aussi facilement :

— C'est vrai, je ne supporte plus les cris effrayants, presque inhumains quand on les enferme dans le Bunker, mon kommandant !… mais le pire… le pire vient après… quand il faut les calciner… même la nuit, la tête sur l'oreiller, leur odeur de chair brûlée me poursuit. Je ne le supporte plus mon kommandant !

…Une lueur d'inquiétude anima les traits du kommandant. Comme un docteur qui fait subir des tas d'examens à son patient pour explorer l'intimité de ses organes, il sembla décortiquer d'un seul coup les moindres recoins de la personnalité de celui qu'il avait en face, afin de détecter l'élément défaillant, voir s'il s'agissait ou non d'un mal incurable. Il le scrutait, l'œil inquisiteur. Une fois le diagnostic établi, le verdict pourrait tomber…

« Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'on lui avait appris lors de sa formation ? » se dit-il. Dépité, son faciès devint morose. Il esquissa un signe de la main, écarquilla ses petits yeux globuleux, puis il se rassit derrière son bureau.

— J'en ai vu flancher ! ça c'est certain, j'en ai vu flancher… oui, mais vous ! Non, je suis persuadé qu'en ce qui

vous concerne il y a autre chose, reprit-il en adoucissant la voix, redevenant plus calme.

Maintenant Hintziger savait qu'il avait tout intérêt à aligner ses pions. Il s'empressa :

— Je dois vous dire également que l'argumentation du professeur Kirchoff m'a beaucoup donné à réfléchir ces derniers temps… sans vouloir chercher à l'incriminer !

— Hum !… Monsieur le professeur ! reprit posément le kommandant.

Puis il rétorqua :

— Voyez-vous, Oberstourm, Kirchoff est un scientifique et très franchement, entre nous, je le considère même plutôt comme un illuminé, une sorte de fou mystique… oui, en quelque sorte. Mais bon, admettons ! D'ailleurs il n'est pas le seul. Il y en a d'autres qui nous gargarisent à longueur de journée avec leurs expériences sur les jumeaux, par exemple… vous me suivez ?

Hintziger se contenta d'acquiescer simplement.

— Bien, on se comprend, dit le kommandant en se décontractant dans son fauteuil. Nous autres sommes des militaires, des hommes de terrain, on ne s'en laisse pas conter aussi facilement !… Figurez-vous que j'ai eu personnellement une entrevue avec le Protecteur, il y a peu de temps…

Il marqua volontairement un arrêt et fit remarquer avec un léger soupçon de reproche :

— Entre parenthèses, j'ai noté qu'il semble bien vous apprécier… eu égard à votre passé, je crois… mais ceci ne me regarde pas… je n'ai pas à juger… revenons plutôt à notre éminent professeur ! Le Protecteur lui avait donné l'ordre d'engager son programme de recherches… en lui accordant toute sa confiance… et croyez-moi, je sais quel soin méticuleux il attache aux expériences scientifiques ! Mais ça c'était bien avant la campagne de Ruscovie. Et lorsque nous nous sommes revus, récemment, j'ai dû lui faire part du niveau d'insalubrité qui était devenu insup-

portable au block Z… en ce qui me concerne je me devais d'attirer l'attention sur ce point. De toute façon, à moi il m'a clairement laissé entendre qu'il n'était plus souhaitable de poursuivre le programme… Kirchoff n'aura pas convaincu ! Ou bien notre Protecteur aura probablement estimé que nous en savions suffisamment.

Il marqua un léger temps d'arrêt.

— Gardons-nous bien d'interpréter et de juger, Oberstourm… ce sont les événements qui ont contraint à prendre la décision !

Ayant dit cela, il guetta la réaction d'Hintziger. Comme celui-ci ne bronchait pas, il parut satisfait.

— De toute façon il était impératif que nous éliminions cette vermine ! continua-t-il. Leur saleté repoussante constituait une menace pour le reste du camp. Ma responsabilité était engagée dans cette affaire ! Et puis le Protecteur a tranché. Vous voyez, le bon sens l'a emporté !

Jusque-là, Hintziger avait écouté passivement, mais à l'écoute de ses derniers propos ses yeux se mirent à briller d'une lueur étrange.

— Professeur Kirchoff avait raison sur un point précis, mon kommandant. Ils ont une connaissance des domaines occultes qui leur confèrent des compétences magiques !

— Ah oui ? répondit le kommandant en dodelinant de la tête. Il posa ses deux mains à plat sur le bureau et tapota celui-ci avec ses doigts, visiblement agacé.

— Et vous êtes peut-être en mesure de me dire de quelles connaissances… et de quelles compétences il s'agit ? Vous a-t-on fait des confidences ?

— Pas exactement, bafouilla Hintziger qui semblait pour le coup embarrassé d'avoir à s'exprimer là-dessus.

— Tout ce que je puis dire, c'est que ça n'a rien à voir avec les expériences médicales qu'on leur a fait subir…

— Parce qu'il était question d'autre chose ? coupa le kommandant qui prit volontairement un air étonné.